

Agostino PARAVICINI BAGLIANI

(président de la SISMEEL, membre du conseil scientifique de Biblissima)

*L'Europe médiévale et ses manuscrits. Un labyrinthe sans frontières*

Journée d'inauguration Biblissima

Paris, IRHT, 31 mai 2013

J'ai ressenti l'invitation de participer à la journée d'inauguration de Biblissima en intervenant sur le thème de la tradition des textes et des manuscrits du Moyen Âge comme un grand honneur. Et je tiens à dire ici toute ma reconnaissance aux organisateurs et en particulier à Anne-Marie Turcan-Verkerk.

J'y ai aussi vu le reflet des très anciennes relations, toujours vivantes, entre l'IRHT et la SISMEEL, c'est pourquoi je voudrais remercier de tout cœur Nicole Bériou aussi pour son engagement, si amical et efficace, dans l'Action COST IS1005 *Medioevo Europeo. Medieval Studies and Technological Resources* dont elle est Vice-présidente.

Merci aussi à Paul Bertrand qui a participé à nos réflexions communes bien avant que l'Action COST ne se concrétise.

Je crois que grâce à l'amitié qui lie nos institutions, notre Action COST, qui vise à approfondir la réflexion sur le rapport entre études médiévales et nouvelles technologies, au sein d'un réseau européen réunissant 24 pays, peut ne pas rougir.

Aujourd'hui, c'est un jour de fête pour les études médiévales en France mais aussi pour l'Europe et au-delà.

Le projet Biblissima aura en effet un grand retentissement au-delà des frontières de l'Hexagone, la France occupant une place de tout premier choix dans le monde des études médiévales, grâce aux extraordinaires richesses manuscrites conservées dans les bibliothèques nationales ou municipales françaises. Grâce bien sûr aussi aux nombreuses institutions de recherches, dont l'IRHT, qui est un peu l'institution phare dans ce domaine.

Biblissima est un bel acronyme qui fait rêver. Parce qu'il est doublement

superlatif, quantitativement et qualitativement.

Il nous signale que le monde des manuscrits du Moyen Âge est immense et mérite déjà à cause de son ampleur d'être non seulement conservé, numérisé, mais aussi étudié.

Nul ne sait combien de manuscrits médiévaux sont parvenus jusqu'à nous en France et dans le monde. Mais nous savons tous qu'ils sont si nombreux qu'il est difficile voire impossible de les compter, d'autant plus qu'il s'agit d'un réservoir culturel qui s'enrichit régulièrement grâce à de nouvelles découvertes, toujours possibles.

Biblissima est aussi un superlatif sur le plan qualitatif, qui souligne l'inépuisable fonction qu'ont eue les manuscrits dans l'histoire culturelle de l'Europe. Que saurions-nous sans les manuscrits du Moyen Âge ? Pour le dire avec des mots simples et dans une seule phrase nous ne pourrions ni lire les auteurs antiques – de Cicéron à Virgile, de Catulle à Ovide, d'Hippocrate à Galien – ni retracer les itinéraires vastes, divers et complexes des traditions culturelles européennes, grecques et latines, germaniques et vernaculaires.

Nous ne pourrions non plus prendre conscience du fait que la culture et le savoir européen médiéval sont profondément débiteurs des échanges entre les civilisations du monde méditerranéen, le judaïsme, l'islam, et à travers elles, l'Inde et l'Extrême Orient.

Des échanges qui s'imposent comme des ondes successives d'importations d'immenses réservoirs culturels, grâce à la médiation de Byzance, du judaïsme et du monde arabe.

Certains auteurs médiévaux éclairés en étaient conscients. Il est bien connu, par exemple, que Roger Bacon insiste à plusieurs reprises et à haute voix sur l'infériorité culturelle et scientifique des Latins – c'est-à-dire des Européens de la chrétienté latine du XIII<sup>e</sup> siècle – face au savoir arabe.

Biblissima est donc un acronyme qui fait rêver. Il fait rêver les chercheurs que nous sommes, mais a aussi fait rêver les administrateurs du patrimoine documentaire et manuscrit français et fera sans doute aussi rêver le public avisé, si fasciné par les *Lumières du Moyen Âge* pour reprendre le titre d'un magnifique ouvrage sur les manuscrits enluminés de la Bibliothèque nationale de France.

Ce qui me frappe en pensant à Biblissima est son actualité, tant sur le plan technologique que sur celui de la recherche.

Ce grand projet arrive en effet à un moment où le monde des études médiévales vit de profondes transformations qui sont le reflet des nouvelles technologies conduisant à une prise de conscience encore plus aiguë qu'auparavant du fait que la tradition des textes et des manuscrits médiévaux s'inscrit dans une Europe sans frontières.

Les nouvelles technologies – et Biblissima ne fera qu'accélérer ce mouvement avec bonheur – mettent en effet sous nos yeux une caractéristique fondamentale du patrimoine manuscrit médiéval, celle de son extrême mobilité. Moderne et médiévale.

Une des plus belles collections de manuscrits français des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles se trouve à la Bibliothèque du Vatican. Il s'agit de la très célèbre collection de manuscrits rassemblée avec passion par la reine Christine de Suède.

Une des plus belles collections de manuscrits scolastiques des premières décennies du XIV<sup>e</sup> siècle, sans laquelle il serait difficile de reconstruire l'évolution de la pensée universitaire parisienne et européenne dans le domaine de la philosophie naturelle – je pense aux travaux novateurs d'Anneliese Maier d'il y a une quarantaine d'années – était conservée à Avignon jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Et lorsqu'elle fut transportée à Rome, le pape Paul V Borghese en fit cadeau à un cardinal, son neveu. Presque trois siècles plus tard, lorsque vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la famille romaine Borghese eut besoin de liquidités, le cardinal allemand Franz Ehrle, le fondateur de la Bibliothèque Vaticane moderne en tant qu'institut de recherche, réussit à les faire acheter par le Saint Siège – qui a donc alors acheté une bibliothèque dont les papes d'Avignon avaient été les propriétaires cinq siècles plus tôt.

Cette magnifique collection de manuscrits, contenant entre autres les autographes du futur pape Clément VI, nous rappelle que la cour pontificale d'Avignon a été un immense marché de livres manuscrits, par la présence de dizaines de bibliothèques de cardinaux et de prélats, mais aussi grâce à la politique de la Chambre apostolique qui séquestrait, en faveur de la bibliothèque pontificale, les livres ayant appartenu aux ecclésiastiques résidant en curie, au moment de leur mort. Il s'agit du phénomène des

*spolia*, bien documenté et aussi bien étudié.

Pour ce qui est des manuscrits, nos bibliothèques sont donc le résultat d'infinies migrations, nous le savons tous dans cette salle (chacun de nous pourrait dresser une longue liste d'exemples concernant toutes les époques et touchant toutes les régions de l'Europe), d'infinies migrations au sein même de l'Europe et bien sûr aussi entre l'Occident latin, le monde byzantin et le monde arabe, un phénomène sans aucun doute comparable, et à certains égards peut-être même encore plus complexe et tortueux que celui qui concerne les objets conservés dans nos musées.

Pensons aux magnifiques collections de manuscrits médiévaux, notamment français, rassemblés par Paul Petau, aujourd'hui à Genève, ou à celle de Jacques Bongars qui constitue le fleuron de la Bibliothèque des Bourgeois de Berne ; pensons aux manuscrits des Princes du Palatinat aujourd'hui à la Vaticane – sauf les manuscrits germaniques retournés à Heidelberg après le Congrès de Vienne – ou encore aux mille collections de manuscrits qui constituent aujourd'hui les fonds de manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, comme ceux du Collège de Foix de Toulouse, entrés dans la bibliothèque de Colbert puis dans la bibliothèque du roi de France.

La dispersion des deux mille manuscrits que le dernier pape d'Avignon, Benoît XIII, fit transporter d'Avignon à Peñiscola nous permet aujourd'hui de consulter un grand nombre de manuscrits italiens qui avaient fait partie de la bibliothèque de Boniface VIII. Un tel discours concerne bien évidemment toutes les autres grandes bibliothèques, de la Bodléienne à celle de la Bibliothèque de Berlin, qui vient d'acheter l'un des rares manuscrits liturgiques de la cathédrale de Lausanne ayant échappé à la Réforme. La Bibliothèque universitaire de Lausanne a en revanche acheté il y a une trentaine d'années un manuscrit de la Bibliothèque du couvent franciscain d'Assise, pensant peut-être qu'il s'agissait du couvent lausannois de Saint-François...

Si l'on veut reconstruire les bibliothèques des élites ecclésiastiques du XIII<sup>e</sup> siècle, françaises ou italiennes, nous devons consulter les catalogues des manuscrits conservés dans les bibliothèques des États-Unis ou d'Australie.

Pour étudier les extraordinaires dessins d'Opicinus de Canistris, ce clerc italien

vivant à la cour pontificale à Avignon qui met en scène sa culpabilité chrétienne de pécheur à l'aide d'une surprenante interprétation symbolique du monde méditerranéen, opposant constamment Europe et Afrique, nous avons à disposition une vingtaine de grandes feuilles de parchemin et un manuscrit en papier conservés tous les deux à la Bibliothèque vaticane mais dans deux fonds tout à fait différents, ce qui présuppose en principe des itinéraires extrêmement divers.

Et que dire de ces très nombreux manuscrits dont une partie se trouve à Paris, l'autre à Saint-Pétersbourg et une autre encore à la Pierpont Morgan Library?

La situation est la même si nous prenons en considération les bibliothèques médiévales elles-mêmes.

Pour étudier un grand nombre de traductions aristotéliennes de Guillaume de Moerbeke, le dominicain flamand qui permit à la culture médiévale de disposer à nouveau du corpus complet des œuvres d'Aristote, il faut aller à Tolède où sont conservés les magnifiques manuscrits réalisés par un notaire de Narbonne vivant à la cour pontificale autour de 1280, sur ordre d'un archevêque de Tolède et futur cardinal, qui était un grand collectionneur de manuscrits scientifiques, arabes et latins : il possédait, par exemple, les manuscrits originaux contenant les traductions de Michel Scot – si l'on en croit l'inventaire qu'il fit rédiger.

Pour établir l'édition critique d'un traité du franciscain Jean de Roquetaillade, il faut se rendre à la bibliothèque universitaire d'Uppsala qui conserve un manuscrit contenant la version la plus fidèle de ce texte apocalyptique.

Simon de Gênes, l'auteur du premier glossaire de termes médicaux – un personnage qui disposait d'un dictionnaire bilingue arabo-latin –, a pu consulter à Rome un manuscrit contenant la traduction latine d'un traité d'ophtalmologie du savant grec Démosthène, or ce manuscrit aujourd'hui perdu avait probablement été apporté à Rome par Gerbert d'Aurillac, le pape Sylvestre II, de Bobbio où il avait été abbé.

Les testaments des cardinaux du XIII<sup>e</sup> siècle – et cela vaut bien entendu aussi pour les cardinaux de la cour pontificale d'Avignon – constituent un témoignage saisissant de la mobilité médiévale des manuscrits, ces cardinaux restituant dans leurs dernières volontés des dizaines de manuscrits contenant des œuvres telles qu'Avicenne ou Apulée, Tite Live ou Sénèque, en passant par le droit et la théologie, et provenant très souvent

de régions très éloignées de la cour pontificale.

De ce qui précède, comment ne pas conclure, provisoirement, et que l'on se tourne vers les collections de manuscrits ou vers les bibliothèques médiévales, que l'Europe des manuscrits apparaît comme une Europe sans frontières ou, si l'on veut, un véritable labyrinthe.

L'*exemplum* du dominicain Étienne de Bourbon sur le culte du chien devenu saint Guinefort se fonde, comme l'a montré Jean-Claude Schmitt, sur une histoire qui fait partie du recueil arabe des fables de Kalila et Dimna, mais l'œuvre d'Étienne de Bourbon est antérieure à la traduction latine dont la plus ancienne version comporte une dédicace au cardinal romain Matteo Rosso Orsini. Histoire du folklore, histoire de la pastorale dominicaine et mécénat culturel provenant de la cour pontificale – et bien entendu aussi échanges entre monde arabe, culture judaïsante et culture chrétienne – s'entremêlent de manière inextricable sans qu'un fil d'Ariane vienne toujours à notre secours.

Et quand nous disposons de fils d'Ariane, ils nous conduisent très souvent à travers des labyrinthes aux larges espaces.

Il y a plusieurs années je me suis intéressé à la tradition textuelle d'une œuvre consacrée à la façon de retarder la vieillesse, voire de rajeunir, de garder la mémoire ou d'obtenir une santé parfaite. Il s'agissait d'un problème à première vue singulier, le Moyen Âge étant souvent pensé comme ayant été une période qui insistait sur le corps comme étant misérable, siège du péché, symbole de la corruption de l'âme. Après tout, le *De miseria conditionis humane* de Lothaire de Segni, le futur Innocent III, s'est conservé dans environ 800 manuscrits, un cas presque unique pour la littérature morale du bas Moyen Âge.

Notre traité, au contraire, désire démontrer qu'il est possible de retarder la vieillesse grâce à des ingrédients (définis comme *occulta*) disponibles *hic et nunc*, l'ambre, les perles, le bois d'aloès, la chair de vipère et finalement l'or, qui deviendra l'élixir par excellence dans les siècles à venir.

L'auteur de ce traité a probablement caché son identité, raison pour laquelle son œuvre, tombée dans l'anonymat déjà au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, finira par être attribuée à

des auteurs tel que Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve et Roger Bacon. L'attribution au franciscain d'Oxford éclipsa toutes les autres, à tel point que l'édition critique moderne des œuvres de Roger Bacon l'a accueillie comme étant une œuvre authentiquement baconienne.

Pourtant, le manuscrit le plus ancien de ce traité, conservé à la Bibliothèque nationale de France, du XIII<sup>e</sup> siècle, offre dans l'*explicit* le nom de l'auteur, un certain *dominus castri Gret*, nom sybillin s'il en est et destiné pour l'instant à rester obscur.

L'auteur du plus ancien traité occidental sur la façon de retarder la vieillesse savait qu'il écrivait sur une matière délicate et neuve, et c'est sans doute pour cette raison qu'il désira se protéger en affirmant avoir été persuadé d'écrire son traité par deux personnages. L'un d'eux est illustre. Il s'agit de Philippe le Chancelier de l'Université de Paris. L'autre, au contraire, resta longtemps inconnu. Il peut cependant être identifié avec le premier médecin de pape portant un tel titre, le Salernitain Jean de Castellomata, qui fut médecin du pape Innocent III avant d'être nommé évêque par Innocent IV.

Ce lien avec la cour pontificale n'est pas anodin. L'*explicit* lui-même du manuscrit parisien nous dit en effet que ce traité fut adressé au pape Innocent IV.

Or, le hasard veut que le catalogue de la bibliothèque de l'abbé de Cluny mort en 1275 offre un item quasiment identique au colophon du manuscrit parisien, à ceci près que le nom de l'auteur qui y figure est *Goet* et le destinataire du traité, l'empereur Frédéric II.

Comment ne pas penser qu'Innocent IV a visité Cluny en 1245 avec ses cardinaux – c'est du reste à cette occasion que le pape leur accorda de porter pour la première fois le chapeau cardinalice –, ce qui nous permet d'imaginer, sans en avoir la preuve, que la visite de la cour pontificale à Cluny a contribué à diffuser un traité sur le rajeunissement et la prolongation de la vie au sein d'un milieu monastique qu'on imagine généralement très éloigné de ces préoccupations corporelles...

Goet – c'est ainsi qu'on doit probablement l'appeler – a été capable de réunir des informations sur la conception de la vieillesse grâce à la lecture d'œuvres qui étaient à peine entrées en Occident, avant tout Avicenne et le *Secret des Secrets*. De ce dernier traité, Goet connaît la traduction qui venait d'être faite par Philippe de Tripoli, un jeune curialiste ainsi appelé parce qu'il avait reçu un canonicat dans cette ville conquise par

les Latins. Philippe avait découvert un manuscrit arabe contenant le *Secret des Secrets* à Antioche et sut le traduire de l'arabe en latin.

Pour faire bref : c'est à travers la cour pontificale et celle de Frédéric II que se diffusa d'abord ce miroir des princes, que l'on pensait avoir été rédigé par Aristote pour son élève Alexandre le Grand, si important pour la médicalisation du corps du souverain.

Une génération après, le franciscain Roger Bacon reprendra le flambeau en insérant le problème de la prolongation de la vie dans une perspective nouvelle englobant l'alchimie. Bacon fut même le premier à avoir pensé en Occident que l'alchimie pouvait soigner non pas seulement les métaux mais aussi les corps. Et il le fit dans des œuvres destinées au pape français Clément IV.

Bacon a placé l'or, naturel ou alchimique, au centre de ses théories sur une possible prolongation de la vie, contribuant ainsi à la genèse d'un nouvel imaginaire jusqu'alors inconnu au Moyen Âge. Ses textes présentent des évolutions importantes, qui accompagnent l'évolution de la pensée alchimique en liaison avec la médecine, mais un élément reste inchangé, à savoir le fait que le corps rendu équilibré par l'or dans ses qualités premières (chaud, froid, sec et humide) s'approche du corps incorrompu que le chrétien retrouvera dans l'au-delà après sa mort.

Or, cette pensée a été considérée par Joseph Needham, le grand historien des sciences de la Chine ancienne, comme étant proche du taoïsme chinois du XIII<sup>e</sup> siècle, selon lequel le magistère de l'or pouvait préparer un corps immortel afin qu'il puisse être accueilli dans les sphères des hiérarchies célestes... Needham s'est donc demandé si Bacon avait pu élaborer cette pensée grâce à des informations orales qu'il aurait pu obtenir de la part des missionnaires franciscains envoyés en Extrême Orient par le pape ou le roi de France – tel Guillaume de Rubrouck.

De ce qui précède nous pouvons, à nouveau provisoirement, conclure qu'étudier la tradition textuelle du premier texte occidental sur la façon de retarder la vieillesse revient à entrer dans un labyrinthe, de textes et de manuscrits. Un labyrinthe infini.

Le manuscrit le plus ancien, conservé à la Bibliothèque nationale de France, nous met en rapport avec Innocent IV ; le catalogue de la bibliothèque d'un abbé de Cluny, mort en 1275, avec l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen. Le manuscrit anonyme le

plus ancien nous renvoie en revanche à Montpellier. Il est conservé dans le fonds palatin de la Vaticane, or les manuscrits palatins – si riches en manuscrits médicaux – ont appartenu aux princes du Palatinat jusqu’à la fin de la Guerre de trente ans...; si la tradition anglaise attribuant le *De retardatione* à Roger Bacon est puissante, la tradition italienne l’est également, mais elle a préféré garder le texte sous forme anonyme. C’est ainsi que lorsque Marsile Ficin au XV<sup>e</sup> siècle se mit à réécrire le mythe de la prolongation de la vie dans son *De vita longa*, il se dit heureux d’avoir découvert le *De retardatione* sous forme anonyme et s’en servit avec avidité, comme il le dit dans une lettre.

Quel labyrinthe ! Oui, un labyrinthe qui nous conduit vers de larges espaces, en Europe et en dehors.

La bibliothèque du pape Boniface VIII possédait la plus grande collection de manuscrits scientifiques grecs présente en Europe avant la Renaissance, contenant des textes allant d’Archimède à Hippocrate et ainsi de suite. Un joyau pour l’historien des sciences dans ses rapports entre le monde byzantin et l’Occident latin.

Mais quel a été l’itinéraire de cette magnifique collection de trente-trois manuscrits grecs qui nous apparaît pour la première fois dans le plus ancien catalogue de la bibliothèque pontificale médiévale, que Boniface VIII fit rédiger en 1295 ?

Ces manuscrits sont-ils passés par l’Italie du Sud, ont-ils appartenu à la cour de Frédéric II et de Manfred, puis à celle de Charles I<sup>er</sup> d’Anjou, comme le voudrait la lecture de l’abréviation *and* comme *andegavensis* (Anjou) qui se lit sur trois manuscrits parvenus jusqu’à nous? Ou sont-ils entrés dans la bibliothèque pontificale en venant directement de l’empire byzantin, grâce à la médiation de Guillaume de Moerbeke, le dominicain qui a terminé de traduire le corpus aristotélicien et qui a résidé à Nicée avant 1260 ? Après tout, Guillaume de Moerbeke a eu entre ses mains l’un ou l’autre de ces manuscrits.

Les chercheurs doivent constamment se doter de fils d’Ariane pour sortir de ces labyrinthes. Ils doivent le faire souvent en restant à l’écoute des itinéraires culturels les plus divers.

L'image du Dieu géomètre mesurant le monde avec un compas est une image très familière, bien connue grâce à une série de miniatures qui ont été très souvent reproduites. Ce qui frappe est que cette image, comme l'a rappelé François Boespflug au colloque parisien sur *La Mesure*, ne figure ni dans la Bible, ni dans des textes médiévaux avant le XII<sup>e</sup> siècle. Certains chercheurs se sont en revanche exprimés en faveur d'une paternité juive et ont invoqué le midrash Rabba sur la Genèse et ses commentaires au sein du rabbinisme médiéval français. Rashi (1040-1105), Kimchi (mort en 1090) et Levi ben Gerson (1288-1344) suggèrent en effet que Dieu a créé l'univers à l'aide d'un compas. En termes généraux, cela signifie que l'étude de la tradition textuelle du christianisme médiéval se doit de rester à l'écoute de la tradition juive, plus qu'on ne l'a fait dans le passé.

Un dernier exemple. Pour soigner le pape du calcul rénal dont il souffrait, le médecin catalan Arnaud de Villeneuve, qui était arrivé à la cour pontificale pour demander au pape de le protéger des accusations lancées contre lui par les milieux parisiens, prescrivit au pape un sceau astrologique. L'anecdote est racontée par l'ambassadeur aragonais, Gerau d'Albalat, dans une lettre adressée d'Anagni en 1301 à Jacques II :

« Quelques cardinaux me dirent encore [...] que le pape leur avait dit aussi que maître Arnau, peu après la fin du mois de juillet, tandis que le soleil se trouvait dans le signe du Lion, avait fabriqué pour lui un sceau et une ceinture, pour que, lorsqu'il les porterait, il ne sentît plus dès lors le mal de la pierre. De cela, les cardinaux furent très étonnés, tant au sujet du maître, qui se mêlait de telles pratiques, que du pape – comment ce dernier avait-il pu rendre publiques de telles choses et qui, plus est, les approuver ? Et ces cardinaux de déplorer que maître Arnau fût venu à la curie ! [...] »

Si les cardinaux désapprouvent, Boniface VIII est aux anges. Toujours selon Gerau, le pape aurait affirmé à Charles II d'Anjou :

« J'ai trouvé en effet, un Catalan qui fait de bonnes choses, à savoir maître Arnau de Villeneuve, il m'a fabriqué des sceaux d'or et une ceinture que je porte et qui me préservent de la douleur de la pierre et de nombreuses autres douleurs, et il me fait vivre ».

Lorsqu'il voulut soigner Boniface VIII du mal de la pierre – je suis en cela Nicolas Weill-Parot –, Arnaud pensait peut-être à une recette qui a été insérée dans un traité de magie – le Picatrix – vers 1300 à Montpellier :

« Prends de l'or pur et fabrique un sceau, dans lequel tu traceras la figure du Lion, alors que le soleil se trouve dans le Lion dans le premier et le second décan et dans l'angle oriental ou méridional et alors que la lune ne se trouve pas dans son domicile et que le seigneur de l'ascendant n'est pas en aspect avec Saturne ni Mars et ne s'éloigne pas de ces planètes, et ce sceau sera lié à la ceinture ou près des reins. J'ai fait l'expérience de ce que celui qui l'a porté n'a plus jamais souffert par la suite ».

Or, cette recette a connu une tradition indépendante sous forme d'une lettre que le grand traducteur tolédan Jean de Séville ou un certain maître André d'Espagne aurait adressée au « vénérable pape Grégoire » difficilement identifiable. Mais ce qu'il m'importe de souligner est le fait que dans les milieux juifs de Montpellier aussi, le recours aux sceaux astrologiques avait provoqué dans ces mêmes années de fortes réticences. Le médecin juif Isaac de Lattès avait utilisé le sceau du Lion contre le mal des reins, une pratique que le rabbin de Barcelone, Salomon ben Adereth, avait approuvée, suscitant – nous sommes en 1303 (la concomitance avec le talisman offert par Arnaud de Villeneuve à Boniface VIII est quasiment parfaite) – une très vive réaction de la part du rabbin Abba Mari de Montpellier.

Une nouvelle conclusion provisoire s'impose.

Où que nous tournions nos regards, de l'image du Dieu géomètre aux manuscrits grecs de la bibliothèque de Boniface VIII, du traité d'ophtalmologie de Démosthène perdu aux premiers traités sur la façon de retarder la vieillesse et l'élixir comme préparation au corps glorieux, de la tradition littéraire portant sur le talisman dont Arnaud de Villeneuve s'est servi pour soigner le pape, à la tradition textuelle des fables de Kalila et Dimna ou aux traités apocalyptiques de Jean de Roquetaillade – pour ne citer ici que les quelques exemples auxquels j'ai fait allusion au cours de mon exposé –, l'Europe médiévale des textes et des manuscrits nous apparaît comme un labyrinthe, mais un labyrinthe qui correspond à une Europe sans frontières, un labyrinthe qui nous charme justement parce qu'il nous incite à nous créer des fils d'Ariane capables de nous conduire vers les grands espaces.

Et c'est là que Biblissima jouera un rôle important. Parce que ce sont justement les nouvelles technologies dont Biblissima se servira et qu'elle aidera à mettre en place qui permettront aux chercheurs et au public avisé de disposer de nouveaux fils d'Ariane permettant de nous faufiler avec bonheur et imagination dans les méandres souvent tortueux mais toujours fascinants du monde des manuscrits médiévaux. Et elle le fera grâce à l'extraordinaire patrimoine manuscrit des bibliothèques françaises et au contrôle qualitatif de l'immense patrimoine d'informations qui pourront être ainsi recueillies.

Biblissima pourra en définitive contribuer à réduire et à limiter le paradoxe devant lequel nous nous trouvons, à savoir que plus le monde informatique nous met à la disposition un savoir insoupçonné, plus le contrôle qualitatif des informations devient indispensable.

C'est pour cela aussi que Biblissima est un projet important, pour la communauté scientifique – bien au-delà de l'Hexagone – comme pour le public avisé.